

## FENETRES ECLAIREES

(...) Dans le cube noir de la nuit, la fenêtre éclairée, pareil à un œil, surveille les terrasses et fait lever la tête aux noctambules qui aussitôt se mettent à l'observer avec une curiosité surpassant leur fatigue.

Ici la fenêtre d'une mansarde, au bois usé par le soleil, là une fenêtre aux montants de métal fermée de persiennes entre les fentes desquelles on aperçoit quelques traits de lumière. Puis une ombre, le vigile qui passe en-dessous, les hommes qui, maussades, anticipent la scène de ménage qu'ils devront bientôt affronter tandis que la fenêtre éclairée, aussi menteuse qu'aguicheuse, leur offre un asile temporaire, insinue un abri contre l'averse de stupidités qui s'abat sur la ville et les tramways bondés et en retard.

(...) La fenêtre triste de trois heures du matin, c'est celle du pauvre, la fenêtre de ces pensions à trois étages qui subitement s'éclaire et lance dans la nuit comme une plainte angoissée, un appel au secours. Sans savoir pourquoi, on imagine, derrière cette lumière subite, un homme qui saute du lit épouvanté, une mère qui s'incline sur un berceau, les yeux bouffis de sommeil, on devine la rage de dents soudaine qui tourmentera un pauvre diable jusqu'au matin, derrière ces rideaux usés d'avoir tant servi.

(...)

## CHAISES SUR LE TROTTOIR

Voici venu le temps des chaises sur le trottoir, des familles s'installant devant les portes de leurs maisons, voici venues les nuits de l'amour sentimental, des « bonsoir voisine ! », du diplomatique et insidieux « Comment ça va, Don Pascual ? », et Don Pascual sourit, se lissant les bacchantes, car il sait bien pourquoi le petit jeune lui demande de ses nouvelles. Voici venues les nuits...

Je ne sais ce qu'ils ont, ces quartiers de Buenos Aires, si tristes de jour sous le soleil, et si beaux quand la lune les éclaire de ses rayons obliques. Je ne sais ce qu'ils ont. Qu'on soit bon à rien ou intelligent, oisif ou actif, nous aimons tous ce quartier, son jardin (lieu d'un futur salon), ses nénettes toujours pareilles et toujours différentes, et ses vieux, toujours pareils et toujours différents eux aussi.

(...) C'est le quartier portègne, le nôtre, celui que tous, bons à rien ou intelligents, nous portons dans la moëlle comme un sortilège permanent, qui jamais ne disparaîtra. Et la chaise sur le trottoir, devant la porte. Et assis dessus, le vieux ou la vieille. Chaise symbolique, chaise qu'on pousse d'une trentaine de centimètres sur le côté quand se présente une visite qui mérite considération, et alors la mère ou le père disent : « petite, va chercher une autre chaise ».

(...) Chaise où s'éternise la fatigue de l'été, chaise qui forme la ronde avec d'autres chaises, chaise qui force le passant à descendre sur la chaussée, et alors la mère dira « mais enfin ma fille, tu occupes tout le trottoir ! ». Sous un plafond d'étoiles, dix heures du soir, la chaise du quartier portègne affiche une modalité citoyenne.

(...) Méfiez-vous de cette chaise. Elle est aguicheuse, maligne. On s'y assoit, et on s'y sent bien assis, surtout si on se trouve à côté d'une jolie demoiselle ! Et dire qu'on ne passait que pour dire bonjour ! Méfiez-vous ! C'est ainsi que ça commence !

Et puis il y a l'autre chaise, celle des commérages, celle des vieux, ritals et espingouins, chaise tressées de paille grossière, chaise où les anciens balayeurs et les employés municipaux font de la philosophie de comptoir, en manches de chemise, la pipe au bec. Les crânes affichant leur demi-lune. Un bandonéon ressasse une vieille colère de taulard.

(...)

## LA JEUNE FILLE AU PAQUET DE LINGE

Tous les jours à cinq heures je croise des jeunes filles qui s'en reviennent avec leurs travaux de couture.

Maigres, soucieuses, résignées. La poudre de riz ne suffit pas à masquer les marques de tendons sur les gorges, et toutes, elles marchent légèrement penchées sur un côté : l'habitude porter le paquet de linge avec l'autre bras.

Et ces paquets sont lourds, massifs : ils paraissent remplis de plomb, à voir la tension de la main.

Il ne s'agit pas de faire du sentimentalisme à bon marché. Non. Mais plus d'une fois je me suis penché sur ces vies exclusivement consacrées au travail. Voyons cela :

Dès que ces jeunes filles ont eu huit ou neuf ans, on leur a collé un marmot dans les bras. Vous comme moi avez vu dans le quartier ces gamines portant un moutard et qui arpentent le trottoir en râlant contre le morveux, surveillées du coin de l'œil par la mère faisant sa lessive, penchée sur son baquet au milieu des éclaboussures.

Cela jusqu'à quatorze ans. Ensuite commence le boulot d'aller chercher les travaux de couture. Les matins et les après-midis penchées sur la Neumann ou la Singer à faire passer des mètres et des mètres de tissu ; à quatre heures, se changer, enfiler la robe de percale, préparer le paquet et sortir ; partir chargées et revenir aussi chargées avec un autre paquet à passer à la machine. (...) Et ce sont les mêmes jeunes filles qui, le samedi, se font héler par leur frère : « Dis, Angelita ! Dépêche-toi de repasser ma chemise, je dois sortir ! ».

Et Angelita, María ou Juana passent leur samedi après-midi à travailler pour leurs frangins. Et elles repassent en chantant un tango appris par cœur dans « *El alma que canta* », ce qui constitue, avec les feuilletons et les courriers du cœur, leur seule distraction.

Ces filles me font de la peine. Un beau jour elles se fiancent, et ce n'est pas pour autant qu'elles arrêtent de travailler, et le jeune fiancé (qui lui aussi travaille comme un bœuf de trait) se laisse tomber le soir pour leur faire l'amour. Et comme l'amour, ça ne paie pas la note de l'épicier, elles travaillent jusqu'à trois jours avant leurs noces, et le mariage n'entraîne pas un changement de vie pour cette femme de nos milieux pauvres, au contraire, la charge de travail augmente, et à peine une semaine après la noce la voilà de nouveau devant la machine à coudre.

(...) Elles sont nées sous le signe du travail et depuis leur tendre enfance jusqu'au jour de leur mort, elles n'auront rien fait d'autre que produire, produire de la couture ou des mômes, ça et le reste, et rien d'autre.

Fatiguées ou malades, elles ont toujours travaillé. Le mari était au chômage ? Un petit était malade et il fallait payer des dettes ? Les vieux parents étaient morts et il avait fallu se débrouiller pour les frais d'enterrement ? Il n'y avait là qu'un seul problème, l'argent, le manque d'argent.

(...)